

Jadis et Naguère : petit essai sur l'évolution de nos coutumes

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **43 (1953)**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005610>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jadis et Naguère

(Petit essai sur l'évolution de nos coutumes)

par *Maurice Zermatten*, Sion

Ce n'est pas sans quelque mélancolie que l'on évoque aujourd'hui nos coutumes en ce pays si longtemps appelé *le Vieux pays*. Hier, qui se proposait une tâche semblable, parlait au présent de l'indicatif. Il disait: Venez ici, allez là, et vous verrez ... Aujourd'hui, presque toujours, il faut prendre des précautions. Nous devons, dans la plupart de nos évocations, nous tourner vers jadis, nous rappeler des souvenirs. Nos verbes, nous allons, presque sans cesse, les employer à l'imparfait, au passé simple ou au passé composé. L'observateur des mœurs, comme l'ami des traditions, ne peuvent que s'en affliger.

Le fait est que notre Vallée se trouve dans une période de transformation générale. Longtemps, nous avons vécu en dehors des grands mouvements qui bouleversaient la vie sociale, économique de nos voisins. Abrisés par deux chaînes de montagne, isolés, en partie, par l'étranglement des Alpes, hors des grands courants qui soufflaient sur l'Occident depuis la Révolution française, nous avons, longtemps encore, poursuivi notre course solitaire à notre façon, sans trop nous soucier du visage que prenait le monde. Si nos petites villes de la plaine, depuis l'arrivée du chemin de fer, voici bientôt cent ans, se sont dépouillées lentement de leur originalité, les villages, en revanche, et particulièrement les villages de la montagne, demeurèrent pendant deux générations encore à l'abri de toute contamination. Nos pères, nos mères vécurent à peu près comme on vivait dans nos vallées au moyen âge. L'absence de numéraire obligeait les montagnards à subvenir entièrement à leurs besoins et leurs habits, leur nourriture, leurs divertissements, leurs fêtes n'empruntaient rien à autrui. De la vie à la mort – et, j'allais dire, depuis avant la naissance jusqu'après leur ensevelissement, ils vivaient sur leur propre fonds. Les coutumes qui accompagnaient leur entrée dans la lumière, celles qui soulignaient leur sortie de cette vallée de peines et de renoncements, comme toutes celles qui les suivaient au long de leurs existences particulières étaient marquées du sceau de la pérennité. Qui eût seulement imaginé, vers 1880, qu'un jour proche, elles ne seraient plus qu'un attendrissant souvenir? Chacun répétait les gestes qu'il avait vu faire à son père, chacun prenait le sillon et suivait la coutume. Tout était bien réglé par une chaîne d'usages que nul ne songeait à rompre. La longue

expérience de la communauté s'était fixée dans des habitudes solides dont personne ne mettait en doute la nécessité. Voulez-vous avoir un enfant ? Il fallait, si vous habitiez le Valais central, l'aller demander au moine de Longeborgne. Votre enfant donnait-il des signes de malices ? A n'en pas douter, il avait reçu *un sort* et il convenait de l'exorciser. Il suffisait de brûler des rognures d'ongle du malheureux petit possédé, des bouts de ses habits, quelques brindilles de bois qu'il avait touchées pour que le malfaisant jeteur de sort soit lui-même sur le gril et obligé de venir demander grâce. Toutes les maladies avaient leur particulière médecine, tous les actes de la vie appelaient quelque geste protecteur. Et les animaux eux-mêmes entraient dans ce système de questions simples et de réponses symboliques où se découvre la familiarité des peuples primitifs avec le mystère.

Si naturel paraissait ce langage quotidien, si nécessaire, cette intervention constante du merveilleux dans l'existence de chaque jour que l'on s'étonnait de l'étonnement du voyageur. L'homme de nos villages, s'il lui arrivait de prendre contact avec le monde qui n'était pas le sien, se scandalisait de coutumes différentes de celles qu'il connaissait bien mais n'imaginait point qu'il pût être, lui, dans l'erreur. Il ne songeait point à changer un mode de vie qui lui convenait parfaitement, qui lui épargnait d'ailleurs tout effort d'invention. Content de son sort, pauvre mais sans dettes, mettant son intérêt en des réussites à sa mesure, il prolongeait une trajectoire humaine rectiligne et ne supposait pas que ses enfants, brusquement tirés de leur torpeur, prendraient bientôt le contre-pied de tout de qu'il avait fait.

Un jour, dans ce village solitaire, relié au monde, jusqu'ici, par un mauvais chemin muletier, l'auto est entrée. La route, ouverte au flanc de la montagne, appela une existence nouvelle. Tout, brusquement, se trouva bouleversé, dans la surprise des premiers temps, et le mouvement des siècles, l'évolution qui avait la lenteur des rythmes organiques, se rompit. On imagine un fleuve lent qui, trouvant une cassure, soudain s'emballe et roule tout à coup dans une sorte d'affolement vers la mer.

Il faut bien voir ici que toute l'existence de ces hommes hier solitaires va profondément se transformer. Ils se nourrissaient de leur pain de seigle, de leur viande salée, ils buvaient leur vin et le lait de leurs troupeaux : ils s'habillaient de leur drap et de leur toile de chanvre ; ils construisaient eux-mêmes leurs demeures et fabriquaient leurs meubles. Le village était un monde fermé qui se suffisait à lui-même. Il avait son médecin, un vieux mège aux pratiques éprouvées, sa sage-femme, son vétérinaire, son prophète et son curé. Les cérémonies de la naissance et de la mort, le mariage entre deux, étaient réglés une fois pour toutes. On savait où faire son pain, à qui apporter le cuir de la vache pour obtenir des souliers, à qui commander la table et le lit, à qui faire coudre les habits de la noce. Chacun était bien à sa place dans la communauté villageoise, chaque responsabilité était bien établie



et mille liens attachaient les uns aux autres les membres de cette famille dont les parentés se comptaient jusqu'à la cinquième génération.

Tout à coup, on venait dire à ces hommes : Tout est changé ! Le pain ? Il n'est plus nécessaire que vous fassiez vous-mêmes votre pain : Mon camion vous en apportera du meilleur de la plaine. Le vin ? Allons, vous voyez bien que votre vin n'est pas de qualité. Vendez votre vendange, achetez votre vin. Vos souliers ? Vous n'avez pas honte ? Vous ne voyez pas qu'ils sont grossiers, que ceux de la plaine vont se moquer de vous ? Vos chemises de chanvre vous écorchent la peau, vos pantalons de drap vous tiennent trop chaud, l'été ... Achetez ,achetez ...

– Nous n'avons pas d'argent ...

– Allez gagner de l'argent. Montez sur mon camion, venez ...

Autrefois, non, ils n'avaient pas d'argent. De loin en loin, ils allaient vendre une vache à la foire. Les quelques napoléons qu'ils ramenaient à la maison, ils les enfouissaient soigneusement dans le bahut ou les cachaient dans le tiroir de la commode. De temps à autre, quand vraiment la dépense s'imposait, ils changeaient une pièce, achetaient, à l'occasion des grandes fêtes, une livre de sucre, un kilo de pain blanc, une pincée de café. C'était tout. Si, de loin en loin, encore, un peu de riz. Les noces de chez moi se faisaient grandioisement au riz au lait. Qu'est-ce qu'on achetait encore ? Quelques rubans, pour les filles, un foulard de soie, des boucles d'oreilles. Deux, trois louis suffisaient à couvrir les dépenses annuelles et l'Etat, ou la commune, réclamaient des impôts qui nous feraient sourire, aujourd'hui, à l'heure même où nous faisons la grimace.

Telle était cette existence où l'argent ne jouait presque pas de rôle. Et maintenant, on venait dire aux hommes: Descendez en plaine, gagnez de l'argent, achetez ce qui vous est nécessaire! Prenez votre place dans un monde où tout est différent d'ici, où il y a des machines, des trains, des autos, des radios, des téléphones ... On a besoin de vous, justement: vous ne gagnez rien à piocher, à retourner vos cailloux dans la montagne. Là-bas, vous verrez ... Chaque quinze jours, vous recevrez votre paie. Vous rentrerez les poches pleines d'argent ...

Les vieux n'ont pas cru mais les jeunes se sont laissés faire. Ils sont montés sur le camion, ils sont descendus, ils se sont engagés dans les mines, dans les chantiers, ils ont même passé la frontière. Ils ont gagné de l'argent. Là-haut, le facteur qui, jusqu'ici, n'apportait qu'un journal chaque trois jours s'est mis à apporter de l'argent. Ils ont bientôt cessé de faire eux-mêmes leur pain; un boulanger s'est installé au village: on a entendu ronfler ses machines. Des magasins se sont ouverts, des cafés. Les vieux se méfiaient encore mais les forces qui se déployaient autour d'eux ont été bien plus insinuantes que n'étaient ferme leur méfiance. Si longtemps privés de tout, ils se sont abandonnés à ces facilités si subites. La lampe à pétrole a été remplacée par l'électricité. Non, nous ne pourrions plus vivre comme autrefois ...

N'allez pas croire que ceci soit une très vieille histoire. C'est l'histoire de trente ans derrière nous, ni plus ni moins. J'ai assisté moi-même à la noce au riz au lait; j'ai tiré moi-même le mulet sur le vieux chemin, descendant à Sion pour chercher de la farine. Vingt kilomètres à l'aller, vingt kilomètres au retour. J'ai moi-même tiré le mulet, huit jours de suite, au temps des vendanges. On partait à quatre heures du matin; on descendait vers la plaine, on remontait jusqu'à Saint-Clément où se trouvent les vignes; on vendangeait, on remontait au village. Dix heures de marche. La colonne des mulets arrivait dans un joyeux bruit de sonnettes et les enfants couraient à la rencontre des vendanges en criant: Des raisins, des raisins! ...

Donc, une histoire toute proche de nous et peut-être cette histoire est-elle encore en train de se faire autour de nous chaque jour. Il doit exister, quelque part, en notre Haut-Valais, peut-être, un village encore baigné de la lumière du moyen âge. C'est là qu'il faudrait aller surprendre les secrets d'un passé qui n'est pas un passé mais un présent, là qu'il faudrait goûter cette forte saveur de vie originelle où l'histoire a nom légende, où nul ne compte que sur soi et son proche voisin, où les frontières de la vie s'arrêtent aux frontières de la commune et de la paroisse.

Si nous revenons à notre village de tantôt, en revanche, nous voyons bien que toute l'existence s'est trouvée bouleversée en quelques décennies. Les tout vieux disparus, ceux qui s'adaptaient mal, quand même, à un ordre nouveau, qu'est-ce qui est resté des anciens âges? Certes, les maisons sont encore là, les vieilles maisons, témoins irréfutables d'une simplicité disparue.

Mais déjà, les maisons nouvelles voudraient être toutes différentes des anciennes et il faut prendre ici des mesures draconiennes pour ménager à notre architecture une évolution régulière, nécessaire à la vérité, mais logique. Quelques costumes sont encore visibles, eux aussi, mais jusqu'à quand ? Malgré la bonne intention qui anime nos sociétés de sauvegarde d'un passé proche, on ne peut que craindre une désertion toujours plus accentuée. Et que deviennent nos coutumes ?

Elles ne sont pas toutes abandonnées, certes, mais elles se vident de plus en plus de leur substance, de leur véritable signification. Je m'attarde, parfois, l'été, à regarder jouer les enfants. Hélas ! Je ne reconnais plus mon pays dans ce football à la terminologie anglaise. Les jeux d'autrefois, au village, me laissent un souvenir charmant. Leur simplicité ne les rendait que plus accessibles à tous. Il y avait d'abord le *jeu des pierres* ; il fallait choisir une dizaine de pierres plates, les entasser de manière à obtenir une légère colonne, peu solide et sujette à l'écroulement. L'un des joueurs restait à côté du tas pour le reconstruire comme on relève les quilles après que la boule les a jetées à terre. On l'appelait le Garde. Les autres choisissaient un caillou qui devenait leur projectile et dont il n'avaient plus le droit de changer. A une dizaine de pas du tas de pierre, les joueurs jetaient leur caillou contre la colonne, s'efforçant de la renverser. Celui qui manquait le but n'avait pas le droit de retoucher le caillou dont il s'était servi et devait remplacer le garde s'il se laissait attraper par lui. Mais le garde, de son côté, n'avait pas le droit de s'éloigner tant que les pierres entassées se trouvaient par terre, renversées par l'habileté d'un joueur.

Il n'en fallait pas davantage pour retenir sur la placette, durant des heures, la foule des garçons.

Un autre jeu de mon enfance s'appelait *la cordetta*, la petite corde. Les soirs de juin, dans les hautes clairières des mayens, nous jouions des heures à *la cordetta*, courant, criant sous les étoiles.

Une cordelette est amarrée à un pieu fiché dans le gazon. Le garde tient le bout du cordeau qu'il n'a pas le droit de lâcher. Tournant ainsi comme une chèvre et décrivant son cercle, il essaie de toucher les autres joueurs qui, eux, sont libres et le harcèlent. Tout joueur touché doit déposer un gage au centre du cercle, là même où se trouve le pieu. Tous les joueurs s'efforcent de reprendre les gages surveillés par le garde ; ils ne doivent pas se faire attraper car les voilà amendés à leur tour. Lorsque tous les joueurs ont donné trois gages, la course est interrompue, mais le jeu n'est pas fini. Car on redistribue les gages. Mais pour rentrer en possession de son mouchoir de poche, de son couteau ou de ses bretelles, il faut accepter d'accomplir une sorte de pénitence. C'est le moment le plus gai de la soirée. Le garde fixe lui-même les peines que doivent accomplir les joueurs afin de récupérer leurs biens. L'imagination des enfants est pleine de ressources et les rires

accompagnent les trouvailles les plus drôles. Prenant un objet, dans le tas, les yeux fermés, le garde disait par exemple :

– Celui qui veut reprendre ce couteau doit aller tremper son derrière trois fois dans la fontaine ...

Ou bien :

– Celui qui veut retrouver le chapeau que je tiens dans la main embrassera trois fois Alexandrine ...

Alexandrine n'avait pas le droit de se défendre.

Ou bien encore :

– Celui qui désire reprendre ce mouchoir doit prononcer trois fois *papa* et *maman* la bouche pleine d'eau ...

La plus délicieuse fantaisie présidait à la répartition des gages donnés par les joueurs.

Que dire des rondes des fillettes, sur la route où ne passaient ni auto, ni motocyclettes pétaradantes ? Il y avait le jeu des *portes*. Deux petits joueurs se plaçaient face à face, levaient leurs mains, dessinaient dans l'air la forme d'un portail. Ils chantaient :



Thème de la ronde d'enfants noté par Charly Martin

Les portes sont fermées,
Oh, n'est-ce pas le roi ?
Les portes sont fermées.
Le joli Galonnet ...

Les autres joueurs s'avancèrent alors en cortège, en se donnant la main. Arrêtés par les portes fermées, ils chantaient :

Ouvrissez-nous les portes,
Voici venir le roi.
Ouvrissez-nous les portes
Le joli Galonnet !

Alors, les bras des deux portiers s'écartaient, le cortège passait sous le portail tandis que les deux gardiens chantaient :

Combien les voulez-vous hautes,
Oh, n'est-ce pas le roi?
Combien les voulez-vous hautes,
Le joli Galonnet!

Et le cortège reprenait, sur le même air:

Si hautes qu'un gendarme,
Oh, n'est-ce pas le roi!
Si hautes qu'un gendarme.
Le joli Galonnet!

Au moment où le dernier des joueurs allait passer la porte, les quatre bras des gardiens s'abaissaient sur lui. Lui se débattait; eux le retenaient de force. Prisonnier, il devait remplacer l'un des portiers et le jeu continuait.

Les jolis refrains montaient longtemps dans la nuit, sous les fenêtres éclairées des chalets. De temps à autre, une maman s'avavançait dans la pénombre, appelait sa fille ou son garçon. Le cortège se ressoudait sur la maille disparue et le jeu continuait dans la douceur de la montagne.

Il y avait aussi le *jeu des pauvres*.

Même simplicité, même innocence. Un joueur représente la Mort. Les autres, qui sont la foule, qui sont les hommes, s'appellent les pauvres. Ils se dessinent chacun, dans la poussière du chemin (elle ne manque guère) une petite maison, cercle, carré, triangle ou rectangle, à l'intérieur duquel ils se sentaient à l'abri des menaces de la Mort.

La Mort allait se cacher. Alors, les pauvres sortaient de leurs maisons symboliques, s'aventuraient sur le chemin en faisant le geste du faucheur et en psalmodiant:

«Fauchons pour la peur de la Mort».

Brusquement, la Mort paraissait, bondissait sur les faucheurs qui n'avaient pas le temps de rentrer dans leur maison, s'en emparait et les emportait dans son royaume.

Le jeu continuait jusqu'à ce que tous les pauvres eussent été surpris par la sombre ennemie.

On voit que ces jeux ne manquaient pas d'un symbolisme assez émouvant et moyenâgeux.

Le jeu du paradis distrait surtout les petits bergers au long des longues journées passées sur les landes à faire paître les génisses.

Il faut choisir une branche de bouleau avec tous ses rameaux que l'on coupe à quelques centimètres. On fiche cette branche en terre et elle ressemble ainsi, un peu, à une échelle.

Devant la branche, par terre, on excave trois creux. L'un, le plus éloigné de la branche, représente l'enfer; le deuxième, ce sont les limbes; le troisième tout près de l'échelle, le purgatoire.

Chaque joueur se munit d'un petit crochet en bois, sorte de petite canne que l'on pourra accrocher aux rameaux durant le jeu.

Au début du jeu, tous ces petits crochets sont déposés dans le trou de l'enfer. Puis on jette un couteau en l'air: s'il retombe du bon côté, du côté où le couteau porte une «marque», par exemple, le joueur qui a lancé le couteau peut avancer son crochet jusqu'aux limbes. Chacun jette le couteau, son tour venu, puis on recommence. A chaque réussite, on avance d'un trou, puis d'un rameau, le long de la branche, A chaque échec, on recule. Et c'est à qui arrivera le premier au sommet du paradis ...

Le jeu ne prend fin que lorsque tous les joueurs ont réussi à suspendre leur crochet au dernier rameau de la branche ...

Il y avait aussi le *jeu de la troyetta*. La *troyetta* désignait une petite truie représentée par une écorce grossièrement taillée. L'un des joueurs était gardien de l'animal et la conduisait paître dans le gazon. Les autres joueurs, munis d'un bâton, tâchaient de s'emparer de *la troyetta*. Ils ne le pouvaient qu'en évitant de laisser le gardien mettre le bout de son bâton dans un trou qui appartenait à chacun d'eux et dans lequel ils devaient tenir eux-mêmes l'extrémité de leur propre bâton. Celui qui perdait l'usage de son trou fait dans le gazon devenait gardien de *la troyetta*.

Il n'est certes guère possible d'inventer des jeux plus primitifs. Les uns avaient aussi une bonne saveur de vie vraie. Telle ce jeu de *Change femme* que voici:

Il faut prendre un nombre égal de garçons et de filles. Les filles se concertent et se choisissent chacune un mari, à l'insu des garçons, chez leurs partenaires. Quand cette démarche préliminaire est accomplie, les garçons se présentent un à un chez la jeune fille de son choix. Et le dialogue commence:

- Bonjour, Mademoiselle ...
- Bonjour, Monsieur ...
- N'auriez-vous pas besoin d'un domestique?
- Non, Monsieur, je fais tout le travail moi-même.
- Alors, il vous serait peut-être agréable d'avoir un cordonnier?
- Non, Monsieur, j'ai justement des souliers neufs ...
- Mais peut-être qu'un boulanger ferait votre affaire ...

Les plus éloquents font rire les autres. Si le garçon n'est pas celui qui avait été choisi par la jeune fille, il est finalement renvoyé et le second se présente à la jeune fille, qu'il a choisie. Quand les deux choix se rencontrent, le couple, sort du jeu qui continue pour les autres jusqu'à ce que chaque garçon ait trouvé la fille qui l'agrée ...

Alors, a lieu la cérémonie des mariages dans les rires et les plaisanteries, les embrassades et les danses. Tel est le jeu de *Change femme* singulièrement proche du jeu même de la vie.

Mais, mon intention n'est pas de dresser un inventaire complet des jeux

qui enchantèrent l'enfance et la jeunesse de tant de générations. Je ne dirai rien du joli divertissement de l'*Abbé*, ni de ce jeu des *gobelets* qui se jouait à la veillée du 6 janvier et qui sentait à la fois la magie et la mort. Je voulais seulement rappeler que cette vie de jadis en quelques lustres s'est volatilisée et que, de nos anciennes coutumes, il reste déjà peu de choses. Les jeunes gens, les jeunes filles d'aujourd'hui quittent le village dès le temps terminé de leur scolarité. Ils s'en vont gagner de l'argent; ils deviennent des jeunes gens de partout et quand ils reviennent au village, c'est souvent au café qu'ils passent leurs loisirs. Tout ce qui faisait le charme de l'existence de jadis, tout ce qui lui donnait une couleur propre a disparu ou est en voie de disparaître. Les repas ne sont plus les mêmes, sur la table paysanne. Nous avons maintenant un boucher, au village, et il est devenu inutile de faire ses propres boucheries. Les jeunes mamans ne vont plus chercher leurs enfants chez l'ermite de Longeborgne; elles connaissent les méthodes d'un médecin japonais. On sonne encore trois coups de cloche à l'occasion du baptême d'un garçon, deux pour une fille, mais le père ne réserve plus un tonnelet de son vin ni un fromage pour son héritier. On ne consulte plus le calendrier, on ne se soucie plus des «planètes» avant de couper les cheveux des enfants ni lorsque le temps est venu d'abattre un arbre dans la forêt. Il n'y a plus beaucoup de mystère autour de la naissance, du mariage et de la mort. Une caisse-maladie existe au village et les filles qui ont des boutons ne se vont plus laver, à l'aube, avec de la rosée; elles se contentent de demander de la pommade au médecin de service. Contre l'anémie, on ne boit plus du vin dans lequel on a laissé rouiller un soc de charrue. Des potions de pharmacien font beaucoup mieux l'affaire. Le soir, au lieu de raconter des légendes, le père lit son journal; les enfants tournent le bouton de la radio. Où sont les beaux meubles que les artisans locaux taillaient avec adresse et amour, les hauts lits à colonnes tournées, les bahuts aux incrustations légères, les tables aux jambes torses, les crucifix sculptés? Nous pourrions aller de déconvenue en déconvenue si nous nous promenions un peu de temps sur les sentiers de notre souvenir.

Certes, je ne voudrais pas insinuer que cette évolution de notre vie se solde par du passif seulement. Qui de nous ne se réjouit de l'essor pris par notre agriculture, par notre viticulture, notre arboriculture? Les barrages dont on s'occupe de hérissier nos vallées nous apportent, eux aussi, pas mal d'avantages qu'il serait injuste de ne pas reconnaître. La vie de nos gens s'est singulièrement améliorée à bien des égards. Les logis s'aèrent, le travail est moins rude, l'instruction se répand ... Sans doute. Mais, tournés vers le passé, nous ne pouvons néanmoins que songer avec mélancolie à la rançon d'un progrès qui nous rend pareils à tous les autres hommes, qui tend à faire de la vie humaine une denrée interchangeable, offerte à tous les habitants de la planète.